

GAEA SCHOETERS

Le Trophée

roman traduit du néerlandais (Belgique)
par Benoît-Thaddée Standaert

ACTES SUD

Pour l'Afrique, quoi qu'on entende par là
Pour la justice, quoi qu'on entende par là
Pour la fiction, quoi qu'on entende par là

*Il était écrit que je resterais loyal au
cauchemar de mon choix.*

JOSEPH CONRAD, *Au cœur des ténèbres*

Tel un rapace, l'avion plonge dans le ciel noir, puis ralentit sa course et s'immobilise un long moment, avant d'entamer un large mouvement circulaire, un peu comme s'il hésitait entre deux proies possibles, mais qu'il ne parvenait pas encore à choisir sur laquelle fondre. Tout en bas, aux confins des ténèbres et du visible, des rubans de lumière découpent l'obscurité en rayures régulières sur lesquelles d'autres points lumineux, plus petits, se déplacent en fourmis qui chemineraient les unes vers les autres ; têtues, elles se regroupent en grappes, avant de se disperser à nouveau. En dehors de ces faibles scintillations lointaines, l'étendue terrestre est entièrement opaque. Trou noir béant où l'on ne parvient à discerner ni plats ni bosses, elle absorbe le relief. Ce n'est que plus tard, lorsque l'avion renonce enfin à son hésitation et qu'il amorce sa descente, qu'émergent de vagues motifs lisibles : les crêtes se bombent, les vallées se creusent, la terre et les eaux s'évitent. Il n'y a plus beaucoup de temps à perdre pour qui veut découvrir le monde extérieur à l'abri des hublots. Maintenant que l'oiseau de proie a choisi sa victime, il s'abat à la vitesse de l'éclair. Un instant, des bâtiments, des camions et des voitures se détachent distinctement du paysage environnant, avant que le train d'atterrissage ne heurte le sol.

Dawid a repris sa respiration, mais il n'éprouve aucun soulagement. Au contraire, il est immédiatement assailli par la force de la gravité, comme si la masse de cette terre nouvelle l'attirait avec une vigueur inconnue, à en comprimer ses poumons. Pendant des années, jour après jour, c'est avec impatience qu'il avait attendu ce moment dont il avait rêvé chaque nuit. Mais à présent que son rêve s'est réalisé, il ne ressent aucune allégresse, aucun triomphe, pas même l'ombre d'une satisfaction. Bien que l'avion soit arrivé à destination – c'est du moins ce qu'affirme la voix métallique du steward, dans l'éventualité où d'autres passagers comme lui-même en auraient douté : au micro, on vient d'annoncer l'atterrissage –, ce n'est pas la joie de toucher au but qui l'envahit, ni même le soulagement de celui qui, après un long voyage, atteint enfin sa destination au terme de nombreuses épreuves, pour se réjouir d'en être sorti vivant. Il lui semble prendre part à une triste cérémonie des adieux, comme s'il portait à bout de bras le douloureux chemin qu'il avait parcouru, et que les nombreux sacrifices qu'il avait consentis pendant son périple l'alourdissaient encore davantage en l'accablant soudain.

L'avion s'arrête enfin dans une secousse. Les passagers s'extraient de leurs sièges, saisissent leurs bagages et se bousculent dans les couloirs latéraux. Dawid se penche une dernière fois au bord du hublot. Ce n'est qu'alors qu'il remarque que le sol est blanc. Il a neigé. L'image le surprend, car bien qu'il connaisse le concept de neige, ainsi que le mot qui la nomme, il n'a jamais observé ce phénomène à proprement parler. C'est comme s'il assistait à la naissance d'un enfant : un événement tout ce qu'il y a de plus banal, qui se produit régulièrement depuis des siècles déjà en se manifestant sans vacarme à travers

le monde, mais qui, lorsqu'il s'offre à la vue pour la première fois dans la vie d'une personne, lui apparaît tel un miracle.

I

LE CHASSEUR

Deux mois plus tôt

La détonation déchire le silence du matin. Même s'il s'y attendait, le recul de la lourde carabine de chasse a réussi à déséquilibrer Hunter. La force du tir soulève son pied gauche à près d'un demi-mètre du sol. Debout à ses côtés, Van Heeren ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

“Ça vous surprend toujours, non ? Elles vous en foutent plein le cul, ces vieilles pétoires à double canon. Mais, cela dit, joli coup.”

Il accompagne Hunter jusqu'à l'extrémité de la carrière aménagée en stand de tir. À sa grande satisfaction, celui-ci constate qu'il a mis en plein dans le mille. Un minuscule trou cylindrique à peine plus épais que son petit doigt a perforé le centre de la cible de papier, mais l'impact de la balle a pulvérisé le sac de sable qui la supportait ; de minces filets de latérite rouge sang s'écoulent de toutes parts. Cette puissance d'arrêt vaut bien quelques bleus à l'épaule : tout à l'heure elle fera toute la différence entre la vie et la mort. En faveur du chasseur, et au détriment du gibier. Il n'a jamais compris pourquoi tant de chasseurs préfèrent aujourd'hui les petits calibres. Dans la brousse, il ne se sentirait pas en sécurité avec une arme plus légère. Les petites munitions exigent la plus

grande précision et, en terrain difficile, le chasseur n'a pas toujours le luxe de choisir son angle de tir. Quand une bête sauvage attaque sans crier gare, c'est bien de la veine si vous arrivez à l'atteindre. Et puis surtout, si une arme légère finit bien par tuer dans la plupart des cas, elle n'arrête pas immédiatement le gibier dans son élan. Le chasseur, quant à lui, n'a pas trop envie de se faire écraser par un animal "mort" qui poursuit sa course sur quelques mètres encore avant de s'effondrer. C'est pour-quoi, pour la chasse au gros gibier, il préfère encore sa fidèle carabine à canons juxtaposés .577 Nitro Express plutôt qu'un modèle plus léger et plus moderne ; c'est exactement la même arme qu'avait utilisée Hemingway lorsqu'il avait abattu un rhinocéros et plusieurs lions dans les parages au milieu desquels il se retrouve aujourd'hui. Mais bien entendu ce n'est pas ce qu'il a expliqué aux policiers de l'aéroport ce matin quand ils ont procédé aux formalités de dédouanement de son arme. Lorsqu'ils lui ont demandé pourquoi il utilisait un si gros calibre, il s'est contenté de répondre que c'était l'arme de son grand-père, ce qui était d'ailleurs la pure vérité. Il ne s'est pas fait faute d'ajouter un petit commentaire de son cru sur la virilité du deux-coups, ce qui lui a valu un sourire approbateur. Il ne faut pas réveiller les chiens qui dorment, surtout dans un pays où le nombre de galons ornant l'uniforme du garant de l'autorité vous donne une idée du niveau de la corruption ambiante. Moins les gens connaîtront ses intentions véritables, mieux ce sera. C'est avec un soin amoureux qu'il casse son arme pour la faire reposer en équilibre à la saignée du coude. Van Heeren lui administre une tape amicale sur l'épaule.

"Je pense que vous avez bien mérité votre apéritif."

Poursuivant leur bavardage, ils dépassent les bungalows aux plafonds bas pour se rendre au lodge central.

Le bruit des criquets envahit l'espace. Hunter prend un plaisir intense à respirer à pleins poumons. Malgré le vol de nuit et la chaleur oppressante, il se sent frais et dispos. Fin prêt pour la chasse. Si on le trouve là calme et détendu, tous ses sens sont bien plus en alerte que la veille, lorsqu'il était encore chez lui de l'autre côté de l'océan. À présent, il est tout ouïe, il perçoit des odeurs inconnues, c'est comme si un léger goût de fer l'envahissait par la bouche. Y aurait-il de l'orage dans l'air ? Il s'arrête devant son bungalow.

“Je vous rejoins tout de suite. Donnez-moi le temps de ranger mon flingue et de passer une chemise propre.”

Hunter pousse la porte-fenêtre coulissante, glisse son arme dans l'étui ouvert sur le lit, déboutonne sa chemise imbibée de sueur et l'accroche au dossier d'une chaise. Sans trop réfléchir il s'assied sur le bord du lit. Soudain le décalage horaire le matraque impitoyablement : son corps ne demande qu'à s'écrouler sur le matelas, afin de rattraper la nuit manquée. S'étaler de tout son long, juste une seconde, pas plus, ça ne peut tout de même pas faire de mal ? Mais à peine s'est-il allongé sur le lit qu'il comprend son erreur. S'il ferme les yeux maintenant, il est perdu. Il s'endormira comme une souche et se réveillera en sursaut au milieu de la nuit, puis il attendra le lever du jour sans pouvoir s'assoupir, et cela pendant des heures interminables. Et il répétera ce même schéma les jours suivants, jusqu'à l'épuisement total. Alors que le secret consiste à adopter d'emblée le rythme que lui impose le programme au menu. Il se force donc à garder les yeux ouverts. Juste à temps. Il fouille sa poche pour saisir son téléphone portable. Il appuie sur un contact, et il attend. Au plafond, le lourd ventilateur en bois tourne sans trop de conviction. Le téléphone sonne onze fois avant qu'on ne réponde. À l'autre bout de la ligne, la voix féminine

semble émerger d'un sommeil profond, mais il n'y a aucun reproche dans l'intonation.

“Bonsoir.

— Je te réveille.

— Ça t'étonne, à cette heure de la nuit ?

— Où es-tu ?”

Pour toute réponse, il ne perçoit qu'un froissement d'étoffes qui glissent l'une sur l'autre. Il l'entend écarter les draps de la main. Il l'imagine se redresser au bord du lit, pas encore entièrement réveillée, les traits moins accentués qu'à la lumière du jour. Bien qu'il soit tombé amoureux d'elle en raison de sa vivacité éclatante, c'est sa face nocturne, plus apaisée, qui l'émeut à présent. La voix lui répond :

“Au Mexique.

— Ah bon. Très bien. Travail ou plaisir ?

— Tout le monde ne compartimente pas ses activités aussi bien que toi.”

Hunter rit. Il s'imagine assis devant son bureau. Une mer d'ordinateurs s'étale devant lui, étagée en vagues successives d'écrans ; il décompte les rangs de chemises d'hommes, vus de dos et penchés sur leurs claviers, aussi interchangeables que les écrans qui semblent les hypnotiser. Nul besoin de procéder à un interrogatoire pour deviner qui accumule les bénéfices et qui creuse les pertes sans discontinuer. Leurs omoplates tendues trahissent les résultats obtenus bien mieux que leurs visages. Au-dehors, derrière la baie vitrée, des dizaines de tours s'élèvent vers le ciel. Une ligne d'horizon qui aurait pivoté pour s'ériger à la verticale. Difficile d'imaginer un plus grand contraste avec l'immensité africaine qui l'enveloppe où qu'il tourne la tête. Depuis son bungalow, son regard peut dériver sur des kilomètres sans que rien ne l'empêtre. Prenant appui sur ses coudes, il se redresse

à moitié et laisse son regard balayer le paysage : pas une seule trace de présence humaine.

“Tu es seule ?”

Si sa femme ne répond pas tout de suite, c’est qu’elle est probablement en galante compagnie. C’est ce qu’il suspecte. Sinon, pourquoi se serait-elle levée pour lui parler ? Le frôlement cuivré qu’il perçoit est sans doute dû à la moustiquaire qu’elle a ouverte ; il devine la progression assourdie de ses pieds nus sur un plancher de bois. Et puis sa voix à nouveau, moins étouffée à présent.

“Tu serais jaloux si j’étais avec quelqu’un d’autre ?”

Elle est désormais pleinement réveillée. La douceur a déserté son visage, et même s’ils se trouvent à un demi-globe de distance, le défi perce dans son regard : il accuse le coup, sans vouloir l’avouer.

“Non.

— Vraiment ?

— La jalousie est un signe de faiblesse. Si j’étais jaloux, c’est que je me sentirais menacé.”

Les lions se gardent bien d’attaquer tous les mâles de la troupe. Seuls les jeunes mâles qui ne connaissent pas leur rang sont rappelés à l’ordre d’une simple bourrade, en guise d’avertissement. Une manière efficace et économe en énergie de maintenir le vivre ensemble.

C’est à elle de rire à présent.

“Très bien. Continue comme ça.”

Elle s’est versé un verre d’eau, qu’elle avale goulûment. C’est comme s’il voyait ses lèvres humides. Soudain il la veut, l’intensité de son désir le surprend.

“On se retrouve chez nous, pour notre anniversaire de mariage ? lui demande-t-il.

— Quel chez nous ?

— Mais voyons, tu sais bien : chez nous, à la maison.